

III. Miscellen.

Unsere Miscellen haben wir diesmal mit einer Anzahl von Berichtigungen und Bereicherungen früherer Arbeiten, welche von den Herren Prevost in Angers, Friedländer in Berlin, Kämtzeler in Aachen und Stengel in Wetzlar eingegangen sind, zu eröffnen.

1. Dissertation sur les Forts vitrifiés dont on trouve les ruines en Ecosse, en France et en Allemagne.

Les ruines des forteresses dont les murailles ont été soumises à l'action d'un feu violent furent décrites pour la première fois en 1777 ¹⁾.

Les savants qui ont étudié ces curieuses enceintes ont généralement essayé de les expliquer par des procédés de construction plus ou moins ingénieux.

De nos jours, l'idée est venue à quelques archéologues de les considérer comme les résultats d'une destruction opérée soit volontairement soit involontairement.

En 1861, M. Du Peyroux adoptait cette solution pour les murs de Ste. Suzanne ²⁾ Nous regardions nous-même alors la chose comme possible et nous faisons un rapport dans ce sens au congrès archéologique de Saumur en 1862. De son côté, un savant officier du Génie Prussien, Mr. le Major de Cohausen se livrait, en 1861, aux mêmes études et nous savons qu'il penche pour l'hypothèse d'une destruction, au moins en ce qui concerne les ruines explorées en Allemagne.

La brochure que nous avons publiée en 1863 ³⁾ indique un moyen infaillible de construire des murailles à l'aide du feu: c'est assez dire que nous rejetons maintenant l'explication contraire.

Nous allons examiner les deux solutions, d'abord au point de vue des renseignements que peut nous fournir l'histoire, puis, nous chercherons à déterminer ce que nous ferions nous mêmes si nous étions dans l'obligation de bâtir ou de démolir des fortifications en employant le feu.

Nous ne reviendrons pas sur la description des Forts vitrifiés de L'Ecosse et de la France: nous renvoyons, à cet égard, à notre brochure précitée, en

1) Anderson, Archéologia, année 1777, tome 5. page 241.

2) Les Alpes Mancelles, page 290.

3) Mémoire sur les anciennes constructions militaires connues sous le nom de Forts vitrifiés. Saumur, 1863.

nous bornant ici à présenter quelques considérations sur l'aspect qu'ils offrent aujourd'hui.

Dans la plupart des cas, les fouilles pratiquées ont donné les résultats suivants: En supposant qu'on commence le déblai au pied du talus extérieur du rempart, on coupe d'abord une épaisseur variable de terre végétale. La pioche rencontre ensuite des décombres, des restes de murs en pierres posées à sec ou reliées avec du mortier de terre, dont une partie a été plus ou moins chauffée, mais pas jusqu'au point d'être changée en scoriés ou en Vitrifications. Lorsqu'on trouve ces dernières, elles proviennent des parties supérieures de la fortification proprement dite qui ont été renversées et se sont brisées en tombant.

En pénétrant plus avant dans le massif la tranchée arrive au mur composé de pierres reliées entre elles par des matières vitreuses ou scorifiées formant une sorte de béton très dur, à la partie inférieure duquel existent des vides, des couches de cendre et de charbon et quelquefois, une ou deux assises de grosses pierres servant de base à la construction. Après avoir traversé le mur vitrifié, la tranchée arrive dans l'intérieur de l'enceinte à travers des décombres, des pierres et des terres en parties chauffées, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Quant aux forteresses allemandes ou l'on remarque des traces de l'action du feu, nous les connaissons seulement par quelques indications que Mr. de Co-hausen a bien voulu nous envoyer. Il en existe notamment dans l'Eifel et dans le Taunus, à Schaafberg, Stromberg et Rothenstein, trois localités voisines de Löbau, à Rheinhardtsberg près Camentz, sur une hauteur peu éloignée de Kallowitz dans le cercle de Parchimer, en Bohême.

Toutefois, il paraît que ce sont plutôt des scories que des matières vitreuses qui composent ces enceintes. Nous regrettons de ne pas les mieux connaître, afin de pouvoir les comparer à certains murs de clôture qu'on voit dans le département de la Mayenne, au hameau de Morient près de Chateau Gontier, et qui semblent faits de scories de forges apportées d'assez loin.

Néanmoins, d'après ce que nous savons des fortifications allemandes, il est à présumer que plusieurs d'entre elles ont été soumises à l'action ignée sur place même.

L'histoire ne nous fournit aucun indice de murs construits à l'aide du feu. Et, si l'on voulait ranger dans cette catégorie les remparts des villes de l'Assyrie formés de briques crues ou cuites entre lesquelles on coulait du bitume, nous n'en tirerions aucune lumière pour la question qui nous occupe.

On sait que le bois a été fréquemment employé dans certains pays pour bâtir les enceintes des villes et les habitations. Toute l'Europe Orientale, toutes les contrées voisines de la mer Noire, du Caucase et de la mer Caspienne en offrent de nombreux exemples, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Aux 9e, 10e et 11e siècles de notre ère, il en était de même dans l'Europe occidentale, où des palissades, des troncs d'arbres empilés formaient les escarpes des forteresses, et il est certain que les bois étaient souvent passés au feu pour les durcir et les conserver. C'est ce qui explique pour quoi on les re-

trouve quelquefois en partie carbonisés mais ayant conservé leurs formes primitives.

Nous le répétons, l'histoire est à peu près muette sur les constructions faites en employant du feu. Voyons si elle donne plus de renseignements sur les destructions. Les enceintes qui furent formées de bois, sans mélange avec d'autres matériaux incombustibles, ont été attaquées et quelquefois détruites par l'incendie qu'allumaient les assiégeants⁴). Nous en avons des preuves dans les restes de cendres et de charbons qui couronnent par fois le pourtour supérieur de quelques mottes de la Normandie, surmontées aux 10^e et 11^e siècles de retranchements en bois.

Lorsqu'il s'agit de constructions mixtes, dans lesquelles les troncs d'arbres, les poutres, les fascines sont mêlés à des pierres, des briques ou de la terre, les tentatives d'incendie relatées dans les auteurs anciens sont d'ordinaire sans succès. Cela tient sans doute, au soin avec lequel on arrangeait ces matériaux pour ne pas donner prise au feu. On peut consulter à cet égard la description des murs d'Avaticum dans César⁵) et celle de la tour en briques construite par les Romains au siège de Marseille⁶).

Les principaux exemples qu'on puisse invoquer en faveur des incendies essayés à la guerre sont le fameux siège de Platée par les Lacédémoniens, un passage de Sidonius Apollinaris évêque de Clermont et la combustion des terrasses d'attaque (Aggres).

Thucydide rapporte qu'au siège de Platée les défenseurs avaient surmonté leurs remparts de tours faites de pièces de bois avec des briques dans les vides des parois. Les Lacédémoniens, dont ces tours gênaient beaucoup les travaux d'approche, à cause de leur position dominante, tentèrent de s'en débarrasser en alimentant un grand feu contre l'escarpe de la ville; mais ce procédé ne leur parut pas très efficace, car une pluie violente ayant éteint le brasier, ils ne crurent pas devoir le rallumer.

Le passage de Sidonius Apollinaris dont nous voulons parler est relatif à une attaque de ville à propos de la quelle il dit: „vidisse se ambustam murorum faciem“⁷) et ailleurs: „fuisse inter semiustas muri fragilis angustias clausum.“

On voit là des tentatives d'incendies contre une enceinte, qui était probablement construite dans le genre de celle de Bourges décrite par César. Il est même possible que le murus fragilis dont il est ici question eut été renversé par un feu violent, s'il était fait en calcaire très mince comme semble l'indiquer le mot fragilis. Mais il n'y a, dans ces passages de l'auteur latin, rien qui nous montre ces masses vitrifiées hautes et épaisses qui eussent certainement étonné Sidonius comme elles nous étonnent nous mêmes aujourd'hui.

4) Exemple: Aquulanum, en Lucanie, dont les remparts faits de pièces de bois furent incendiés à l'aide de Sarments embrasés (oppien, au livre I des guerres civiles).

5) Bell. gall. Liv. 7. Chap. 23.

6) Bell. Civ. Liv. 2. Chap. 9.

7) Livre 7 Lettre 1.

Sauf quelques projectiles incendiaires employés par l'attaque, le feu était surtout un puissant moyen entre les mains de la défense à l'aide duquel elle réussissait souvent à détruire les machines, les galeries d'approche et les terrasses (aggreres) des ennemis. L'histoire fourmille d'exemples d'incendies de ces énormes masses faites de bois, de fascines, de terre, de pierres etc. construites par les assiégeants et certainement si des vitrifications avaient dû se produire nulle circonstance n'était plus favorable. Et cependant aucun historien ne parle d'un fait qui était assez curieux pour être remarqué et décrit; de toutes ces terrasses brûlées il n'est resté sur le sol aucun bloc vitrifié. L'histoire ne peut donc pas non plus nous venir en aide pour l'hypothèse de la destruction par le feu.

Examinons maintenant ce que nous ferions nous mêmes s'il nous fallait:
1° Construire, 2° Detruire de hautes et épaisses murailles par une action ignée.

Pour construire, rien n'est plus facile: les procédés de fabrication des briques en plein air en donnent tous les jours des exemples ainsi que nous l'avons développé dans notre brochure. Des pierres, non calcaires, petries avec de la terre et entremelées de combustible sont mises en tas et empilées de manière à former le mur qu'on veut édifier. Des foyers sont ménagés à la base, sous ce massif; des placages en pierres posées à sec ou mélangées avec un peu de terre, sont élevés contre lui des deux côtés, afin qu'il n'y ait pas de déperdition de chaleur. Le feu est mis aux foyers et se propage bientôt dans toute la masse: on le conduit de manière à produire la vitrification qui est si redoutée des briquetiers ordinaires.

Les placages se ressentent plus ou moins eux même de cette forte chaleur.

Ce procédé est tellement infailible que nous n'hésitons pas à l'indiquer pour la construction de nos escarpes et contrescarpes modernes dans bien de cas, et, en cela, nous sommes forts de l'assentiment d'un illustre général du Génie qui est certainement l'un des hommes les plus compétents dans les questions relatives à la fortification qu'il a longtemps si brillamment professée.

On nous a objecté qu'il n'existe pas d'argile proprement dite dans les points de l'Ecosse ou se trouvent des forts vitrifiés. Nous répondrons à cela qu'il n'est pas nécessaire que ce soit de la terre à briques ou à potier. Celle qu'on trouve à la surface du sol, pourvu qu'elle ne soit pas trop calcaire et qu'elle puisse se pétrir grossièrement est suffisante.

Le remarquable fragment que nous avons ramassé à La Courbe et qui contient un morceau de charbon de bois excessivement friable profondément incrusté dans une pierre très dure prouve que cette pierre est factice, c'est-à-dire faite d'une argile durcie au feu.

La possibilité de la construction étant démontrée, voyons s'il en est de même de la destruction.

Les remparts faits en employant des troncs d'arbres, des poutres ou des fascines melés à des pierres et à de la terre, sont nécessairement très épais. Un mur pareil de 15 à 18 metres de hauteur, dimensions fréquentes avant

l'invention de la poudre, qui n'aurait eu que 3 ou 4 mètres d'épaisseur n'eût offert aucune solidité.

Le rempart d'Avaricum avait au moins 22 mètres d'élévation⁸⁾, aussi son épaisseur était elle de plus de 11 mètres.

Comment admettre, avec ces fortes dimensions, qu'un feu aussi violent qu'on le supposera, aussi longtemps tenu qu'on le voudra, ait pu pénétrer non seulement jusqu'au centre du massif, mais même le traverser jusqu'à la paroi intérieure, en faisant un bloc vitrifié à peu près homogène dans toutes ses parties, et en produisant une chaleur supérieure à celle des hauts fourneaux de forges, pour fondre ou réduire en scories des pierres réfractaires telles que des granits, des grès, des quartz, résultat qu'on n'obtient d'habitude que dans les laboratoires de chimie.

Dans les remparts de terre, de pierres et de bois les matériaux sont aussi serrés que possible de manière à ne laisser aucun vide. Par suite l'air et la chaleur ne peuvent circuler dans le massif. Et même en admettant que la calcination ait pu se produire, de proche en proche et à la longue, les faces extérieures en contact avec les brasiers paraîtraient toujours les plus chauffées. Or dans plusieurs de forts qu'on a étudiés, c'est précisément le centre de la maçonnerie qui a l'air d'avoir reçu le coup de feu le plus vif.

On a invoqué l'exemple des fours à chaux dont les parois sont souvent tapissées de vitrifications; sans doute, en mettant en présence des cendres riches en potasse et des matières siliceuses, on obtient sous l'action prolongée d'une haute chaleur des vitrifications, mais elles sont fort peu épaisses. Quand on démolit les fours on voit que l'action du feu ne s'est étendue qu'à quelques décimètres de profondeur.

Tous les jours on publie des relations d'effrayables incendies; nous avons nous même cité celui du grand magasin aux fourrages de Saumur qui dura une semaine. Au milieu de ces vastes foyers d'excessive chaleur se trouvaient des murs minces qui ont été souvent détruits, quand ils étaient faits en calcaire, mais dont aucun n'a été changé en matières vitreuses ou scorifiées.

Nous nous hâtons de dire que tout ce qui précède ne s'applique qu'aux forteresses d'Ecosse et de France; ne connaissant pas celles de l'Allemagne, nous réservons complètement la question pour elles.

Nous ferons toutefois à leur égard les réflexions suivantes:

Si les forts dont il s'agit ont été détruits à la suite d'une lutte acharnée et au moyen d'un feu entretenu pendant longtemps, comment se fait-il que tout le pourtour de leurs enceintes soit également calciné sur tout son développement?

En général on n'attaque une place que par un nombre limité de points 2, 3, 4 . . . 10 si l'on veut, mais pas sur tout le périmètre à la fois, surtout quand il y a, comme en Ecosse, certains cotés qui sont à peu près inabornables.

8) Bell. gall. liv. 7 cette hauteur était celle de l'agger des Romains, qui égalait presque le relief du mur de la ville, d'après César.

Dans les forts de peu d'étendue, le feu général qu'on aurait allumé tout autour n'aurait pas tardé à enfumer et à étouffer les défenseurs, et, eux morts, il eut été inutile de continuer l'oeuvre incendiaire, pour l'unique plaisir de former des vitrifications et des scories.

En résumé on ne peut citer aucun fait en faveur de l'hypothèse de la destruction et elle présente plusieurs impossibilités.

On nous a signalé une opinion dont nous n'avons trouvé de trace écrite nulle part. Elle consiste à voir dans les enceintes vitrifiées des amphithéâtres dont les murs étaient bâtis en maçonnerie mais dont les gradins étaient en bois. Ces derniers ayant été incendiés auraient produit le phénomène.

Nous l'avons dit, personne ne peut citer d'incendie ayant vitrifié des murs même très minces et nous croyons qu'il est assez original de supposer une vingtaine de vastes amphithéâtres consacrés aux plaisirs des sauvages habitants de la Calédonie, pays que les légions romaines ont seulement parcouru à la hâte, sous Agricola et sous Septime Sévère, et où elles n'ont laissé, comme traces de leur passage, que quelques castella.

Nous terminons en faisant un appel aux partisans de l'idée d'une construction et à ceux qui pensent qu'il y a eu destruction pour les engager à réunir leurs efforts dans le but d'obtenir que des fouilles soient faites. Elles permettront sans doute de déterminer les époques qu'il convient d'assigner à ces singulières forteresses.

Angers, 25 Aout 1865.

F. Prevost,
chef de bataillon du Génie.

2. Berichtigung zu der unbekanntten Silbermünze aus der Zeit der Bürgerkriege Roms. Heft 37 Seite 166. (Tafel V 2.)

Die an der oben genannten Stelle veröffentlichte Münze des Sertorius ist weder unbekannt noch ist sie ächt. Im Katalog der Bentinschen Münzsammlung (Amsterdam 1787) Theil I Seite 78 ist ein Exemplar abgebildet, und im Supplement-Bande desselben Seite 52 ein andres beschrieben. Auch befindet sich ein völlig gleiches unter den falschen Münzen, welche bei der Königl. Sammlung aufbewahrt werden, und ausser diesem noch mehrere ähnliche, denn es giebt von dieser Münze des Sertorius drei falsche Stempel der Vorderseite und drei der Kehrseite, welche alle unter einander beträchtlich abweichen.

Eckhel hat diese Münze, welche er ohne Zweifel aus der Bentinschen Abbildung kannte, mit Recht unerörtert gelassen, denn sie gehört zu einer Reihe von Falschmünzen, welche nicht Nachbildungen ächter Denare, sondern Erfindungen sind, die wohl gar nicht einmal in der Absicht zu täuschen gemacht wurden, Köpfe berühmter Römer wie „Catilina, M. T. Cicero, Mecaenas, P. V. Maro“ und dergl., und Kehrseiten, deren Darstellungen durchaus nicht den Charakter der republicanischen Denare tragen, mit Umschriften wie „Carthago subacta, Liberator urbis, Minerve,“ solche Vorder- und Kehrseiten sind in beliebigen Combinationen zusammengestellt. Diese Münzen stammen sichtlich

alle aus einer, vermuthlich niederländischen oder deutschen Fabrik, 30 oder 40 liegen mir vor. Demnach muss der Hr. Verfasser des Artikels über die Münze des Sertorius mit der Nachricht, dass dieselbe in Belgien gefunden worden sei und dass die ersten Pariser Autoritäten der Numismatik sie als völlig authentisch anerkannt hätten, selbst getäuscht worden sein.

Grade die Münzen der römischen Republik sind seit Jahrhunderten eifrig gesammelt und studiert worden, das Land, in welchem sie geprägt sind, und aus dessen Boden sie meist zu Tage kommen, ist ein europäisches Culturland, woselbst diese Studien jederzeit mit Eifer betrieben worden sind; daher ist der Glücksfall, eine unbekannte Münze dieser Reihe zu finden, so äusserst selten, während aus den erst seit Kurzem mehr erschlossenen Ländern Kleinasiens und Griechenlands häufig unedierte griechische Münzen erscheinen. Je auffallender und abweichender unbekannte Münzen sind, desto schärfer muss die Aechtheit und die Richtigkeit der Lesungen geprüft werden, damit sich nicht Publicationen wie die der unerhörten zu Axum in Aethiopien geprägten Münze des Gordianus Pius, welche sich als eine gewöhnliche von Tarsus auswies (Heft 19 Seite 162), und wie die der Münze des neuen Kaisers Silvanus, welche nichts als eine barbarische Nachbildung irgend einer geläufigen Kaisermünze ist (Heft 21 Seite 86), immer noch wiederholen.

Berlin, im Januar 1866.

Julius Friedlaender.

3. Die Wappen des Transportkastens im Münster zu Aachen.

Im Münster zu Aachen befindet sich eine dem 13. Jahrhundert angehörige kostbare Truhe, welche dazu dient, während der alle sieben Jahre stattfindenden Heilighumsfahrten die vier grossen Heilighümer zur Vorzeigung von der untern Kirche zur Thurmcapelle hinauf zu tragen.

Die erste Bekanntmachung dieser Truhe findet man Taf. XXXVII 4 des II. Bandes der Denkmäler des Mittelalters in den Rheinlanden von aus'm Weerth, woselbst der Kasten als weltliches Geräth und ehemaliges Eigenthum Wilhelm v. Hollands, der darin seine Krönungsgewänder nach Aachen gebracht und denselben dann der Krönungskirche schenkte, ausgegeben wurde. Von den vier auf dem Behälter vorkommenden Wappenschildern sprach der Herausgeber drei der Familie des Kaisers zu, während das vierte getheilte Wappen unerklärt blieb.

Auf dieses Wappen nun gründete Canonicus Dr. Bock im Echo der Gegenwart v. 3 Sept. 1863, gestützt auf die angebliche Beihülfe und Zustimmung des Geheimrath Dielitz in Berlin und Hrn. Franks, Beamter am britischen Museum zu London, eine ganz neue Erklärung:

Das am häufigsten, nämlich 9mal auf dem Kasten vorkommende Wappenschild: 3 goldene Löwen im blauen Felde in der linken Hälfte, und in der rechten goldne und rothe Querbalken soll nämlich das der Vicomtes von Limoges sein. „Da, sagt er, an der formverwandten Cassette de St. Louis sich unter den vielen Wappenschildern, mit welchen dieselbe, durchaus übereinstimmend mit der unsrigen, verziert ist, am zahlreichsten die heraldischen Abzeichen

Ludwigs des Heil. und seiner Mutter, der Blanca von Kastilien vorfinden, nämlich die goldnen Lilien Frankreichs auf blauem Grunde und die 3 goldnen Thürme Kastiliens auf rothem Felde, so dürfte man der Analogie folgend, annehmen, dass der Schrein zu Aachen ursprünglich für die Vicomtes v. Limoges angefertigt worden sei.“ Hierbei weiss Hr. Bock das grössere „Räthsel,“ wie die Truhe in solchem Falle nach der Aachener Krönungskirche gekommen sei, sich nur zu lösen, indem er darauf hinweist, dass Richard von Cornwallis im J. 1257 für seine schleunige Krönung sich eigene Kroninsignien nach Aachen gebracht habe, die er später in einer eigenen Urkunde dem Stifte schenkte. Zu ihrer Aufbewahrung soll die Kiste gedient haben. Ich würde das gerade so räthselhaft nicht finden, dass die Truhe durch Richard nach Aachen gekommen; war ja der König von England Besitzer von Limoges, und wenn er auch eine Zeitlang durch Frankreich aus dessen Besitz gesetzt worden, so steht doch fest dass Ludwig der Heil. im J. 1259 dasselbe zurückgegeben. (Sich Gesch. v. England v. Dr. Pauli 3. Bd. S. 734.) Räthselhafter ist mir, dass ein so überaus reicher Fürst wie Richard einen Schrein sollte geschenkt haben, der mit den Wappen eines fremden Dynasten, nicht mit den eigenen bezeichnet erschien. Es war übrigens für alle gekrönten Könige eine „lobenswerthe Observanz,“ wie es in der von Hrn. aus'm Weerth angeführten Urkunde Karls V. heisst, dass ihre seidenen, mit Gold durchwirkten Krönungsgewänder, d. h. diejenigen, welche sie trugen, wenn sie in Aachen einzogen, der Krönungskirche verblieben; zu ihrem Verschlusse bedurften sie natürlich einer Kiste. Die Annahme, unsere Truhe habe zur Aufbewahrung der gewöhnlichen, eigentlichen Krönungsgewänder gedient, steht nicht fest, weil die Angabe des Hrn. Bock, dass „zwei Canonici nach der Epistel den zu Krönenden zum Altare geführt hätten, um ihn mit den in einer Truhe liegenden Krönungsgewändern zu bekleiden,“ im Hartmannus Maurus nirgend zu finden ist¹⁾. Dem sei nun, wie ihm wolle, wegen der Eigenschaft der vielen, die Truhe zierenden Medaillons, welche einzig allein weltliche Gegenstände zeigen, ist es nicht wahrscheinlich, dass sie anfänglich zum jetzigen kirchlichen Zwecke gedient habe und sie wird für ihren ursprünglichen Besitz einem weltlichen Grossen zugesprochen werden müssen.

Im 37. dieser Jahrbücher p. 173—184 hat nun aus'm Weerth den Kasten zum zweiten Male besprochen, die Bock'schen Annahmen abgewiesen und seine Ansicht, die Truhe sei der Kleinodienbehälter Wilhelms v. Holland, durch noch nähere Zusammengehörigkeit der drei Wappen von Holland, Brabant und Burgund zu begründen gesucht. Das in der ersten Ausgabe gar nicht erklärte vierte senkrecht getheilte Wappen mit den drei goldnen Löwen im blauen Felde und den 8 rothen Schrägbalken im goldenen Felde, ward nun zur Hälfte erklärt nämlich die rothen Schrägen in Gold als Wilhelms Schwager dem Grafen von Avesnes zugehörig erkannt. Von der bekannten Gründlichkeit der Untersuchungen des Verfassers überzeugt, will ich, was zur Erklärung der andren der linken

1) Siehe auch Beck's Aquisgranum S. 162.

Hälfte dieses Wappenschildes mir aufgestossen, hier mittheilen, damit durch die Aufhellung des noch fehlenden ein vollständiger Zusammenhang der sämtlichen 4 Wappenbilder erreicht werde.

In dem bekannten Wappenbuch von Siebmacher stehen im II. Bande auf S. 111 unter dem Adel von Nieder-Rheinland für die Herrschaft Tegelen als Wappen gezeichnet: 3 Löwen im blauen Felde. Tegelen, in der Nähe von Venlo, ist jetzt ein Dorf von 800 Einwohnern in dem holländischen Limburg, lag also damals, wenn nicht in den Enklaven, doch in der Nähe von Holland. Johann, Graf von Avesnes und Hennegau, hatte zur Frau Adelheid, Schwester Königs Wilhelm von Holland; er starb 1255, und Wilhelm selbst wurde 1256 von den Friesen erschlagen, wodurch Holland und Hennegau vereinigt wurden. Tegelen dürfte nun eine Heirathsgabe der Adelheid gewesen sein für Johannes, der überdies bei der Krönung Wilhelms zu Aachen im J. 1248 zugegen war, ebenso wie dessen Vetter Heinrich, Herzog v. Brabant.

Das 2. Wappen: ein goldner Löwe im schwarzen Felde, in 6 Medaillons vorkommend, halten wir mit aus'm Weerth Jahrb. XXXVII p. 176 für das der Herzoge von Brabant. Wilhelms Mutter war Mechtildis, Heinrichs IV., Herzogs v. Brabant Tochter, und der bei der Krönung anwesende Heinrich der sechste dieses Namens und, wie gesagt, Wilhelms Vetter und im J. 1347 nach seines Vaters Heinrichs V. Tode zur Regierung gelangt¹⁾. Mit dem 2. Wappen steht das

3. Wappen in genauer Verbindung: 6 Schrägen, 3 goldig quadirt, 3 blaue und mit einer Reihe goldner Punkte versehen und insgesamt von einer schmalen rothen Linie umgeben, 3mal vorkommend, gehören, wie aus'm Weerth richtig erkannte, dem Herzogthume Burgund an. Heinrich VI. aber hatte zur Frau Alisa, Hugo's IV. v. Burgund Tochter, welche nach dem Tode ihres Gemahls von 1260 bis 1267 das Herzogthum Brabant regiert hat.

Heinrich war nicht allein, wie der Graf von Avesnes, bei der Krönung Wilhelms zugegen, sondern wurde auch, wie Meyer sagt, dem 20jährigen Wilhelm mit dessen mütterlichem Onkel, Bischof Otto v. Utrecht als Beistand gesetzt von den deutschen Reichsständen.

Das 4. und letzte Wappen der Truhe ist dasjenige, wofür Hr. aus'm Weerth es erklärt hat, nämlich Wilhelms von Holland selbst: ein grosser rother Löwe im goldnen Feld, umrandet von blauen Blättchen. Hr. Bock bezeichnet dieses Wappen, das 5mal vorkommt, als jenes der ältern Linie der seigneurs de Bourbon und nennt das Thier statt Löwe Leopard.

Auf diese Weise, nämlich durch Anführung der geschichtlichen Daten, wird die Meinung wohl gestützt, dass die Truhe Eigenthum des Königs Wilhelm v. Holland gewesen, oder, wenn das oftmaligere Vorkommen eines Wappens massgebend sein muss, seines Schwagers Johann von Avesnes und Hennegau. Lange genug, wohl 9 Monate, lagerte Wilhelm selbst um Aachen, um

1) Ich bediene mich für die geschichtlichen Daten der Hübner'schen genealogischen Tabellen.

eine Truhe zur Aufbewahrung seiner Kleidungen gebrauchen zu müssen. Auch für seine Krönung bedurfte es besonderer Insignien, da die ächten Reichskleinode in den Händen Konrads auf der Burg Triefels waren. Und so wären die übrigen 3 Wappen als die seiner nächsten Verwandten zu erklären. Die Meinung des Hrn. Bock, dass „ähnlich wie an der Cassette zu Paris die übrigen Wappenschilder nach dem heraldischen Gebrauch der Zeit als Embleme der Verwandten und befreundeten Seigneurs angebracht worden seien,“ wäre für Hrn. aus'm Weerths Erklärung um so mehr stichhaltig, als Wilhelm bei seiner Krönung noch unverehlicht war.

Der Wunsch, dass nach einer 6jährigen Nachforschung auch von meiner Seite über die Bedeutung und die Verbindung der 4 Wappen (wobei auch ich auf Adolf v. Nassau sowohl als auf Rudolf v. Habsburg zuweilen geführt wurde) dieselben von Meistern der Heraldik endgültig entschieden werden möchten, lässt mich noch auf eins und das andere aufmerksam machen. Wenn Hr. Archivar Eltester zu Coblenz — S. die Note im angeregten Aufsätze der Jahrb. S. 181 — sagt: „ein dem Aachener Wappen ähnlich mit 3 umgebenden Salamandern verziertes Siegel führte um 1275 der Burggraf Theodorich von Rheineck,“ so bemerke ich, dass eine der Vorfahren Wilhelms von Holland Sophia, Tochter Otto's von Rheineck, Pfalzgrafen am Rhein, war, welche Gemahlin Theodorichs VII. wurde und im J. 1144 die Grafschaft Bentheim erbt, die im 16. Jahrhundert mit den Grafschaften Steinfort und Tecklenburg vereinigt wurde. Ich setze hier voraus, dass Rhineck mit Rheineck identisch und zwar das in der Nähe von Andernach liegende ist, ein Burggrafthum am Niederrhein. Der Name Theoderich aber ist in der holländischen Familie ein einheimischer, und kommt in der Geschlechtstafel v. Holland, von Theoderich I., dem ersten Grafen in Holland von 863 an bis 1248 neunmal vor.

Weiter mache ich darauf aufmerksam, dass in der Privilegien-Urkunde Wilhelms von Holland für Aachen v. 15. Sept. 1248 (sich Lacomblet od. Quix) als Zeuge ein Theodoric comes de Tikkelenborch genannt wird neben andern in der Nähe von Holland und Aachen wohnenden kleinern Dynasten: Graf von Kesselen — in der Nähe von Tegelen am andern Ufer der Maas — Graf von Neuenahr, Edeler v. Wassenberg, Edeler von Randerath u. A. Sollte der Schreiber der Urkunde wohl die Grafschaft Tecklenburg in Westfalen mit der Herrschaft Tegelen an der holländischen Grenze verwechselt haben? Der Name Tikkelenborch lautet ganz niederländisch; denn tegel, tichel ist das deutsche Ziegel. Siebmacher konnte es nicht so leicht verwechseln, weil Tecklenburg nicht zur rheinländischen, sondern zur westfälischen Ritterschaft gehörte. Da überdies die gen. Urkunde, weil Aachen erst am 16. Oktober sich Wilhelm unterwarf, er am 1. November dort gekrönt wurde, einen Monat später zu datiren ist (Quix nach Meermann), so liesse sich annehmen, dass bei der durch die Erhebung Wilhelms zur Königswürde ebenfalls erhöhten Stellung seiner Familie die Herrschaft Tegelen aus den Händen Johanns v. Hennegau in die eines Verwandten, der den Namen Theoderich führte, übergegangen sei.

Aachen.

P. St. Kämtzeler.

4. Ueber den figürlichen Schmuck des Kronkastens von Namur (Jahrb. XXXVII Taf. VI) schreibt Major Stengel zu Wetzlar: — Je dois avouer, Monsieur, qu'au travers de mille incertitudes, je suis arrivé, après 35 ans d'études, à reconnaître la symbolique chrétienne sur une foule de monuments figurés. Des archéologues du premier mérite l'ont niée; d'autres l'ont affirmée, et d'autres encore, n'ayant en vue qu'un seul monument, se sont fourvoyés dans des explications nullement convaincantes et souvent ridicules.

Ce sont surtout les dragons, les monstres, les figures phantastiques de l'art du moyen âge, qui ont provoqué cette divergence d'opinions.

En 1847 il y eut, au congrès scientifique de Tours (section archéologique), une discussion très-vive au sujet de ces figures. Quelques membres du clergé, en soutenaient, en tout et partout, le symbolisme, tandis que plusieurs savants laïques le niaient obstinément, et ne voulaient le reconnaître nulle part. Les uns et les autres étaient dans l'erreur: les premiers ne songeaient pas à l'empire de la mode dont le despotisme faisait reproduire des sculptures dont les tailleurs de pierre ignoraient souvent la signification; et les seconds n'avaient pour appui de leur manière de voir que le passage de Saint-Bernard: *quid feri leones &c.*, et ne tenaient compte ni de la répugnance qu'avait ce saint pour toute sorte de luxe, ni de son aversion pour l'ornementation, même dans le temple du Très-Haut.

Cependant la symbolique chrétienne a existé dans l'art depuis Tertullien et S. Clément d'Alexandrie, et probablement déjà avant eux, et a duré pendant tout le cours de moyen âge. La difficulté pour l'archéologue est de trouver dans un objet d'art la pensée qui dirigeait l'artiste: s'il avait l'intention de produire un symbole, ou s'il ne suivait que la mode et ne songeait qu'à plaire aux yeux.

La cassette contenant la couronne de la cathédrale de Namur est-elle dans l'un ou l'autre de ces cas?

Après un premier doute, suivi d'un examen prolongé, j'ai acquis peu à peu la conviction que les figures, représentées sur ce coffret, y ont été placées dans une intention symbolique.

Récapitulons les diverses représentations contenues dans les médaillons émaillés. Les dragons y prévalent, surtout ceux qui se mordent eux-mêmes soit à la paile, soit au dos, soit à la queue.

Le comte Auguste de Bastard, dans son ouvrage intitulé *la Crosse de Tiron*, a démontré qu'au moyen âge les artistes donnaient souvent la forme draconine aux serpents, et je crois inutile d'invoquer ici une autre autorité à laquelle j'adhère complètement. Les dragons-serpents, figurés sur la boîte ont-ils une bonne ou une mauvaise signification symbolique? Sauf les serpents véritables du médaillon 2 d de la planche, je pense qu'ils sont tous pris en bonne part. Sans avoir recours aux nombreuses explications des commentateurs, il me suffira, je crois, de citer deux passages du Nouveau Testament, pour justifier leur symbolisme: *Estote prudentes sicut serpentes*, dit

J.-C. à ses disciples au verset 16 du chapitre 10 de Saint-Matthieu. Voilà pour les Chrétiens sortis des Juifs. Quant à ceux sortis des Gentils, allégorie est patente au chapitre 10 des Actes des Apôtres, où Saint-Pierre vidit caelum apertum, et descendens vas quoddam, velut linteum magnam, quatuor initiis submitti de caelo in terram. In quo erant omnia quadrupedia, et serpentina [ἑρπετῶν, reptiles] terrae et volatilia caeli.

J'ai parlé plus haut des dragons qui se mordent eux-mêmes et qui sont représentés sur la cassette de Saint-Aubin de Namur, et qu'on rencontre souvent aussi sur d'autres monuments dans les pays du culte latin. La recherche de leur signification m'a longtemps occupé, et j'ai eu de la peine à rejeter une première idée qui les considérait comme des démons dirigeant leur rage contre eux-mêmes. Je l'ai abandonnée parce qu'on retrouve aussi des représentations d'autres animaux qui se mordent eux-mêmes.

Il fallut donc renoncer à les prendre en mauvaise part. Cependant où trouver un passage dans la Bible qui puisse les justifier dans un sens contraire? le petit nombre des versets relatés dans les Concordances de l'Écriture Sainte, au mot mordeo, n'y ayant pas de rapport, je dus prendre patience jusqu'à ce que le hasard, ce dieu des archéologues aux abois, vint à mon aide.

En relisant un jour le livre de Job, mes yeux tombèrent, au verset 14 du chap. 13, sur les mots: quare lacerò carnes meas dentibus meis, et je me dis: m'y voilà! les bêtes en question désignent les pénitents.

Néanmoins mes doutes revinrent en réfléchissant que cette phrase est parmi les interminables justifications que Job fait de ses actions, et qui n'annoncent d'aucune manière une sorte de résipiscence; mais ils disparurent de rechef, quand, au dernier chapitre, Job repentant, répond à Dieu: Idcirco ipse me reprehendo, et ago poenitentiam in favilla et cinere.

Ne pouvant avoir recours au Sylva Allegorianum, (dont le volume est dans ce moment au grenier de la maison) pour connaître le sens donné par les Pères au dit passage de Job, et n'ayant en main que l'explication de Saint-Grégoire le Grand (Moralia in Job), je m'en rapporte à ce dernier qui donne au passage: quare lacerò carnes meas dentibus meis la signification de la pénitence sans toutefois en prononcer le mot.

Aux animaux qui se mordent ainsi eux-mêmes à belles dents, et qui symbolisent les pénitents, vient s'ajouter la pensée aux mots contritio et Zerknirschung.

J'ignore quand ce dernier mot a eu cours dans la langue allemande, et je laisse aux linguistes la tâche de prouver sa dérivation de l'ancien-haut-allemand chnisti, contritio, (verbes: Knusian et Knistian) et du moyen-haut-allemand zerknüsten, contundere, contere.

Outre les dragons-pénitents nous trouvons encore sur la cassette de Saint-2 l. Aubin de Namur, un dragon coiffé d'un bonnet pointu qui doit peut-être indiquer qu'il représente un chrétien issu des Juifs, mais qui ne laisse pas de doute 2 c. sur son symbolisme. Puis nous voyons deux dragons affrontés et séparés par

une tige ou tronc d'arbre, auquel ils s'attachent par la gueule. Ici il y a une symbolique complexe: d'abord la sagesse divine ou J.-C. représentée par l'arbre de vie (*Lignum vitae* est his, qui apprehenderint eam [sapientiam], et qui tenuerit eam, beatus. Proverb. 3, 18.); puis la même sagesse reconnue entre deux animaux selon le passage du verset 2 du prophète Abacuc, chap. 3., selon la version des Septante: *Ἐν μέσῳ δύο ζώων γνωσθήσῃ.* *In medio duorum animalium cognosceris.* Les deux dragons d'après ces deux passages ne peuvent être que des chrétiens, et même des chrétiens bien-heureux.

En tirant de ce dernier médaillon une ligne droite passant au centre de l'anse de la cassette, on arrive au médaillon qui contient un homme au milieu
 2 d. de deux animaux, de deux serpents véritables dont les têtes rapprochées des oreilles de l'homme ont l'air de lui parler. Est-ce une opposition au médaillon correspondant, et les serpents sont-ils le symbole de démons inspirant de mauvaises pensées au chrétien qu'ils veulent séduire? Ou bien ce sujet nous offrirait-il l'homme chancelant entre le bien et le mal, comme, selon la tradition mythologique, Hercule entre le vice et la vertu? Je suis porté à admettre la dernière hypothèse, car l'homme fait des efforts pour éloigner le serpent de gauche, et reçoit volontiers les inspirations du serpent de droite, et, de même qu' Hercule, il va sortir triomphant de la tentation.

Si l'on tire une autre ligne transversale à la première et formant avec elle une croix régulière, et ayant pour point d'intersection le centre du médaillon placé sous l'anse du couvercle de la cassette, les deux extrémités de cette ligne aboutiront à deux médaillons dont l'un renferme un oiseau volant dont la queue ressemble aux queues des aigles héraldiques (cette figure ne se trouve
 h. pas parmi les calques communiqués); l'autre médaillon contient un dragon placé dans une étoile à six rayons. La signification la plus générale des oiseaux est celle des contemplatifs qui prennent leur essor sur les ailes des deux Testaments.

Quant au dragon pourvu d'une sorte de nimbe étoilé je pense qu'il a été inspiré à l'artiste par la lecture du 15^e chapitre de la 1^{ère} épître aux Corinthiens, où il est question de la résurrection des corps et des diverses gloires des résuscités. Voyez surtout, S. V. P., les versets 40. 41. 42. 43.

Outre les figures mentionnées ci-dessus je trouve encore sur notre cassette un lion passant (terme héraldique que je crois impropre ici); un lion sur le point de dévorer un homme; un lion et un dragon sur la serrure; et enfin tout auprès de la serrure un médaillon renfermant une bête à jambes bistournées, c. à d. dont les pattes de derrière sont levées en l'air et qui semble marcher ou sauter seulement avec celles de devant. Détaillons:

2 k. Le lion isolé doit être pris sous une bonne acception, peut-être pour un chrétien distingué par ses vertus ou sa vaillance. On ne peut songer ici au lion de Juda (J.-C.), ni au diable.

2 f. En revanche le lion dévorant désigne le diable, dont parle Saint-Pierre au verset 8. chap. V. de sa première épître: *Sobrii estote, et vigilate: quia*

adversarius vester diabolus tamquam leo rugiens circuit, quarens quem devoret.

- 2 a. Les animaux gardiens près des trous de la serrure ne peuvent être qu'un bon symbole. Au même lieu on voit des anges sur la cassette d'Aix-la-chapelle, cependant je ne crois pas que le lion et le dragon sur la cassette de Saint-Aubin dussent représenter des anges.

médaille
près de la
serrure.

La singularité de la disposition des pattes de cette bête ne peut laisser de doute que l'artiste ou l'ordonnateur du médaillon a eu en vue l'expression d'une pensée, qu'il s'agit de deviner. Essayons: Les pattes de derrière de l'animal, élevées en l'air, semblent devenues inutiles et il paraît marcher ou sauter seulement sur les pattes de devant, ou même sur une seule de ces dernières. Serait-ce le symbole d'un boiteux? En ce cas le chapitre 35 d'Isaïe qui prophétise l'avènement de J.-C. et la félicité de ceux, qui croiront en lui, pourrait militer en faveur de notre opinion. On y lit au verset 6: Tunc saliet sicut cervus claudus. Cette explication paraîtra passablement cherchée, mais les inventeurs de figures symboliques chrétiennes ont eu bien d'autres hardiesses dont la démonstration est facile. Néanmoins boiteux ou non, cet animal ne peut être que le symbole d'un chrétien, comme le sont aussi les dragons, l'aigle, les hommes et le lion isolé. Le lion dévorant et les serpents ont seuls une mauvaise signification. Je dois pourtant ajouter que les figures humaines sont, quoique chrétiens, des pécheurs. Car l'Eglise renferme les bons et les méchants.

- 2 b. Il est encore un médaillon dont nous avons à nous occuper et qui a décidé notre jugement sur l'ensemble des figures représentées sur la cassette. C'est le médaillon qui occupe la place prééminente au centre du couvercle, sous l'anse, et qui est entouré d'un grenetis (Kräuselwerk, Rändelwerk)¹⁾ plus spacieux que les grenetis des autres. Il renferme un arbuste à rameaux gracieux; cet arbuste est l'arbre de vie, symbole de Jésus-Christ, chef (caput) de l'Eglise chrétienne dont les membres sont symbolisés dans les autres médaillons.

Tout cet article, dont Vous excuserez, le style négligé, a été écrit *currente calamo*, sans que j'ai eu d'autre recours qu'à l'Écriture sainte et à mes souvenirs, sauf toute fois le passage mentionné de Saint-Grégoire le Grand. Mon état maladif me défendait de consulter mes notes. Il est possible, mon cher Monsieur, que Vous ne partagiez pas, mes convictions pour le moment, mais j'ose espérer que Vous y arriverez, quand Vous aurez sous les yeux les dragons-chrétiens accompagnés de textes, qui constateront leur symbolisme, et que j'ai l'intention de Vous envoyer pour paraître dans les *Annales de Bonn*, pourvu qu'on veuille bien les recevoir.

Je reviens à notre cassette que je considère comme un reliquaire qui en

1) Je me sers du terme usité par les numismatistes, terme à mon avis fort impropre, car j'y vois la représentation d'une couronne de perles, même sur les monnaies de la plus haute antiquité.

contient un autre, c. à d. la couronne d'or avec les épines de la couronne de la passion. Elles l'étaient du moins devenues après leur destination¹⁾ primitive.

Quoique devenue relique comme ayant appartenu à Saint-Louis, je ne crois pas que la cassette, qui porte son nom, ait été faite pour être un reliquaire. S'il y a une pensée symbolique qui ait présidé à sa confection, elle ne me paraît pas religieuse, mais toute mondaine. Ce serait alors une représentation du royaume de France, où figureraient par leurs écus le Roi, sa mère, ses pairs et d'autres grands vassaux; par les figures humaines les petits seigneurs ou bourgeois; et par les bêtes le menu peuple. Il y a de la confusion, car parmi les figures humaines il se trouve un roi (peut-être originairement David et placé comme un Saint-Louis sur la cassette, puisque sur ce côté il n'y a que l'écu de Castille, symbolisant la reine Blanche??), et l'on dirait que l'ébéniste auquel il incombait d'orner la cassette manquait de médaillons de même forme, puisque les uns sont émaillés, et les autres en relief, et qu'il y a attaché pêle-mêle ce qu'il avait sous la main.

5. Der Wortlaut der Bemerkungen, welche im Heft 39 und 40 S. 356 dieser Zeitschrift bezüglich der dem Prinzen Karl geschenkten Glasgemälde enthalten sind, lässt die Deutung zu, als ob die städtische Verwaltung und Gemeindevertretung eigenmächtig dem genannten Prinzen Kunstgegenstände verehrt habe, welche der Stadt zur Einverleibung in das wallraf'sche Museum geschenkt worden. Das in der kölnner Zeitung vom 28. März 1866 enthaltene Referat belehrt mich, dass meine Bemerkungen wirklich in diesem Sinne aufgefasst worden sind. Zur Steuer der Wahrheit sei aber hier bemerkt, dass die in Rede stehenden beiden Glasgemälde Nr. 38 und 39 der Hirn'schen eigentlich Schiefer'schen Sammlung (nicht Hirl'schen Sammlung, wie irrthümlich gedruckt ist) in dem Augenblick, als sie dem Prinzen Karl geschenkt wurden, nicht mehr als Eigenthum der Stadt gelten konnten, sondern lediglich als Privateigenthum derjenigen Herren angesehen werden mussten, welche im Jahre 1824 das Geld zum Ankauf eines Theils der genannten Sammlung vorgeschossen hatten. Diese Herren hatten im Jahre 1827 ihre Vorschüsse noch nicht zurückerhalten und sie galten noch als die eigentlichen Eigenthümer der fraglichen Glasgemälde. Die zu dem in Rede stehenden Geschenk ausersehenen beiden Glasgemälde waren angekauft für 233 Thlr. 15 Sgr. Die bezüglichen Herren gaben ihre Zustimmung dazu, dass diese beiden Gemälde aus der für das Museum bestimmten Kollektion zu dem genannten Zwecke zurückgezogen wurden und sie verzichte-

1) Wir müssen hier der mehrfach aufgestellten Meinung, als sei die Krone von Namur, wol ursprünglich nur ein Reliquiar zur Aufnahme der h. Dornen gewesen, mit der in unserer Abhandlung bereits hervorgehobenen Bemerkung begegnen, dass die für das Anpassen an die Kopf-Form bestimmte Beweglichkeit der Kron-Compartimenten wie das innere Polster doch keinen Zweifel darüber lassen, dass die Krone nach ihrer ersten Bestimmung getragen werden sollte.
aus'm Weerth.

ten auf die Rückzahlung der für diese Gemälde vorgeschossenen Kaufsumme von 233 Thlr. 15 Sgr. Die genannten Herren waren also die eigentlichen Schenkgeber; sie gestatteten aber, dass in der officiellen Schenkungsurkunde die Stadt als Schenkgeberin figurirte. Die ganze Angelegenheit hatte also einen ganz legalen Verlauf und der städtischen Verwaltung kann bezüglich dieser beiden Glasgemälde nicht der Vorwurf gemacht werden, dass sie ein Geschenk wieder verschenkt habe.

Dr. Ennen.

6. Bei Aufdeckung der grossen Substructionen, welche sich in der Mitte der Arena des römischen Amphitheaters in Nimes finden, hat man eine sehr merkwürdige Inschrift entdeckt in Form einer Cursivschrift, eingefügt in die Mauer nach Osten hin im Unterbau und ungefähr zwei Meter vom Boden. Sie lautet:

T. Crispus Reburus fecit.

Es scheint gewiss, dass dieses der Name des Architecten oder wenigstens des Entreprenneurs (redemptor operum) dieses grossen Werkes ist. Man weiss aus andern Inschriften, dass die Crispii eine Künstlerfamilie zu Nimes (Nemausus oder Nemosum) waren. — Auch hat man gefunden ein reizendes Basrelief von sehr schöner Arbeit, den Ganymedes darstellend, wie er dem h. Vogel des Jupiter zu trinken gibt.

Journal de Bruxelles v. 3. März 1866.

7. Auf dem ausgedehnten alten Todtenfelde bei Aldenrath in der Gegend von Siegburg, von welchem die Jahrbücher des Vereins Heft 20 S. 183 Nachricht gebracht haben, hat sich vor etwa zwei Jahren in einem der dortigen vielen kleinen Grabhügel ein interessantes Geräthe der sogenannten Steinzeit vorgefunden, welches von dem Herrn Artillerie-Major Pahlke der Sammlung des Vereins verehrt worden ist. Es besteht aus gelblichweissem, an den Kanten durchscheinenden Feuerstein und hat die Gestalt einer Lanzenspitze mit scharfen, aber etwas gezackten Rändern. Ob es als Lanzenspitze, welche bestimmt war an einem Stocke befestigt zu werden, gedient hat oder als Messer, möchte schwer zu entscheiden sein. Es ist aus dem Feuerstein sehr sorgsam ausgeschlagen, wie viele solcher Geräthe aus den schweizer Pfahlbauten, also nicht geschliffen oder polirt; überall sind daran die muscheligen Bruchflächen des Steines erkennbar. Die etwas schaabigen Ränder sind eine Folge des Ausschlagens und würden nicht vorhanden sein, wenn das Geräthe geschliffen wäre. Seine Länge beträgt $7\frac{1}{3}$ rhein. Zoll und die Breite $1\frac{1}{4}$ Zoll. Nach oben läuft es in eine etwas stumpfe Spitze aus, und seine Dicke beträgt hier nur $\frac{1}{4}$ Zoll. Nach Unten hin nimmt aber die Dicke bis zu $\frac{1}{2}$ Zoll zu und läuft dann bald wieder in ein stumpfes Ende aus. Ganz ähnliche Geräthe habe ich in mehreren Exemplaren in der Sammlung germanischer Alterthümer zu Hannover gesehen.

Der Fund jenes Geräthes von Feuerstein deutet auf ein sehr hohes Alter der Grabhügel von Aldenrath hin, was auch noch durch die dort gefundenen Urnen von sehr roher Töpferarbeit bestätigt werden dürfte. Dieselben scheinen nicht eigentlich gebrannt, sondern nur sehr leicht in Reisigfeuer geröstet zu sein. Ihr geschwärztes Ansehen dürften sie lediglich dem Russ der gebrannten Vegetabilien verdanken.

Die Lage der Todtenhügel auf der Aldenrather Haide, unter welchen sich auch einige grössere vorfinden, verdiente geometrisch aufgenommen zu werden, da die Hügel in einer gewissen Regelmässigkeit neben einander zu liegen scheinen. Wahrscheinlich würde sich dann ergeben, dass ein bestimmter Plan ihrer Anlage zu Grunde gelegen hat. Viele derselben sind bereits ausgenommen und enthalten keine Urnen mehr, aber die Gestalt der Hügel ist noch leidlich erhalten und erkennbar. Gerade die starke Haidedecke, welche hier den Boden bekleidet, ist zum Schutze der Reliefverhältnisse der Oberfläche sehr geeignet, die Atmosphärien wirken dadurch nur sehr wenig auf die Veränderung ihrer Gestalt ein. Mehrere tausend Jahre alte Erhabenheiten behalten unter der Haidedecke ihre ursprüngliche Form. Nöggerath.

8. Fund zu Haversloh, Bürgermeisterei Brüggen, Kreis Kempen. Im Frühjahr 1865 wurden in der Nähe von Haversloh auf einem Felde drei eiserne Schwerter gefunden, welche aus den spanischen Kämpfen vom Anfange des XVII. Jahrhunderts herrührend, als Seitengewehre damaligen Kriegsgebrauchs zu bezeichnen sind. Der gefälligen Einsendung dieser Waffen von Seiten des Königlich Landraths zu Kempen war eine Fundnotiz beigefügt, nach welcher auf dem betreffenden Grundstück früher Hügel sich befunden haben, die nach denen zu urtheilen, welche sich in unmittelbarer Nähe noch befinden, als alte Grabhügel erachtet werden durften. Der Vorstand säumte deshalb nicht, zu einer Aufgrabung einiger dieser Hügel die erforderlichen Mittel bereit zu stellen und das Vereinsmitglied, Herrn Geometer Buyx zu Nieuwerk mit der Leitung der Aufgrabung zu betrauen. Herr Buyx sendet nun über die Aufgrabung folgenden Bericht:

Nach meiner gestern Abend erfolgten Rückkehr von dem klassischen Boden Brüggen's beeile ich mich Ew. Wohlgeboren das Resultat der stattgehabten Ausgrabungen daselbst mitzutheilen. — Als ich am Donnerstag Morgen 10 Uhr in Brüggen eintraf, fand ich den Hrn. Bürgermeister Mardersteck mit 4 Arbeitern bereit sofort nach Haversloh aufzubrechen; hinter dieser Bauerschaft in der Richtung auf Boisheim befinden sich auf einem mit Tannen besetzten Boden eine Menge kleiner etwa 1' hoher Hügel, in deren Nähe angeblich 2 Degen gefunden sind, welche ich zwar nicht gesehen, die aber der mir gemachten Beschreibung zufolge der neueren Zeit angehören mögen. — Die kleinen Hügel sind sämmtlich mit einem Eichenstrauch bewachsen, während rundum Tannenbusch ist. — Beim Ersten Anblick bezweifelte ich bereits, dass es Grabhügel seien, obgleich sich keine Spuren von Vertiefungen fanden, wie man solche bei

Baumhügeln sieht. — Die Untersuchung stellte jedoch heraus, dass es keine Grabhügel sind, weder Holzkohlen noch die kleinste Scherbe wurde gefunden — dagegen waren alle wie gesagt mit einem Eichenstrauch besetzt, welcher in der Erde viele armesdicke in einander verwachsene Wurzeln hatte, so dass es schien, dass diese die Stellen, wo sie sich befanden, erhöht hatten — genug es sind keine Grabhügel — der Herr Bürgermeister, welcher mit der grössten Bereitwilligkeit mich an Ort und Stelle begleitete, sagte: er hätte in Erfahrung gebracht, dass auf der Brüggerhaide an den sogenannten Sieben Bergen in der Nähe der holländischen Gränze sich eine Menge Grabhügel befänden, worin der Herr Pfarrer Frankeser einige Aschen-Urnen hatte aufgraben lassen; und machte den Vorschlag, Freitag Morgen dort die Aufgrabungen fortzusetzen; hiermit einverstanden begab ich mich zum Herrn Pastor und überzeugte mich, dass die dort aufgrabenen Urnen aus germanischen Gräbern herrühren.

In Begleitung des Hrn. Bürgermeisters in loco angekommen, überzeugte ich mich bald, dass sich hier ein nicht unbedeutender Begräbnissplatz befände, wo etwa 50 Grabhügel grössere und kleinere sich vorfinden, leider waren dieselben aber alle ohne Ausnahme untersucht und spoliert; unsre Aufgrabungen mussten sich daher auf fernere Untersuchung der in der Mitte ladirten grösseren Grabhügel beschränken, doch wir fanden auch kein Zeichen, dass in Einem Hügel mehr wie Eine Urne gestanden. Von den bei den Hügeln gefundenen Scherben bei der Ausgrabung zerbrochener Urnen füge ich zur Beurtheilung ob römischen oder germanischen Ursprungs bei.

Zuletzt wurde noch der nördlich von Oebel belegene sogenannte Scherbenberg untersucht — dieser Scherbenberg ist ein Haufen aufeinander geworfener, wie es scheint bei dem Backen misslungener Töpfe und Geschirre von etwa 5' Höhe und 60' Durchmesser, es ist nicht zu bezweifeln, dass hier eine Töpferei gestanden, Klumpen von Klei findet man unter den Scherben, und der Versicherung des Herrn Pastor zufolge ist hier vor wenigen Jahren ein aus purem Klei geformter Backofen gefunden worden. Die Scherben meistens von schiefer, blauer Farbe rühren von Töpfergeschirren verschiedener Art her — einige von sehr grossen Henkelkrügen, viele in kagelrunder Form wie die drei beigefügten aber auch in grösseren Dimensionen; diese waren aber alle gebrochen und nur diese drei, welche ich beifüge, wurden ziemlich erhalten gefunden.

Leider fanden sich weder Münzen noch andere Gegenstände, wonach das Alter der hier gestandenen Töpferei zu bemessen, es ist eine Art Steingut, ich möchte das Gefundene eher dem frühen Mittelalter, als der römischen Zeit zusprechen.

M. Buyx.

9. Bonn. Herr Geometer Buyx bespricht in einer kleinen Abhandlung die »Auffindung eines römischen Votiv-Altars in der St. Dionisius-Kirche zu Nieukerk« (Druck von L. N. Schaffrath in Geldern. 12 S. 12^o). Die Genauigkeit einer zugleich uns übersandten Zeichnung wird verbürgt durch einen Abklatsch, den der treffliche Kenner unserer vaterländischen Alterthümer Director D. Rein

in Crefeld dem Berichterstatter zukommen liess. Die sehr beschädigte Inschrift lautet:

	LVI · SI	
	CAES · M · AV	
	///////// ; ANTON	Höhe 3' 3"
	AG PII//////////I · I	Breite 2' 2"
5	G · I MIN P I	Dicke 1'.
	L · r/////////INVS	
	G AVGVSTI	
	EG EIVSDEM	
	S L M	

Ohne Anspruch auf vollständige Correctheit, stellt Buyx eine Erklärung auf, von der wir allerdings in mancher Beziehung abweichen zu müssen glauben. Zwar ist es auch uns nicht gelungen die sehr verstümmelte erste Zeile zu ergänzen, in der die gewöhnliche Formel pro salute nicht enthalten zu sein scheint. Das erste I ist in der Mitte durch einen Riss gebrochen und erhält so das Aussehen eines Kreuzchens. Wenn übrigens der von Buyx ausgelassene Punkt nach diesem I aus dem Abklatsch hinlänglich gesichert wäre, so hätten wir den Schluss von saLVI und somit einen Anklang an die von Henzen herausgegebene Inschrift (zu Orelli 6753): item auxit | salvo imp [m. aur. commodo ant.] pio fel. a ug. Jedenfalls haben wir hier einen für das Wohl eines Kaisers errichteten Altar. Wer der Kaiser gewesen, lässt sich jetzt nicht absolut entscheiden, wohl aber, dass es der gerade nicht war, den Buyx annimmt, nämlich Marc Aurel. Denn erstens ist es nicht zu erweisen, dass Marc Aurel sich pius genannt habe (die von Buyx angeführte Inschrift B. J. XXIII 81 bezieht sich auf Caracalla). Zweitens was fangen wir mit der Lücke in der dritten Zeile an, die wenigstens für 6—7 Buchstaben Raum hat? Es können nur zwei Kaiser in Betracht kommen, deren Namen den gegebenen Raum ausfüllen würde, Caracalla und Commodus. Lesen wir nun m. au[r. | severi] anton[i | ni a]ug pii oder m. au[r. commodi] anton[ini a]ug pii? Die Entscheidung dieser Frage hängt von einer Aeusserlichkeit ab, ob nämlich in der dritten Zeile der Name mit Absicht oder zufällig verstümmelt ist. Ist das erstere der Fall, so haben wir ohne Zweifel hier Commodus zu lesen, zu welcher Legende wir noch besonders dadurch geführt werden, dass nach dem Abklatsche die Lücke der vierten Zeile deutlich genug das Schabeisen noch verräth, während in der dritten Zeile die einzelnen Buchstaben ausgehauen und vertilgt erscheinen. Also hier ganz derselbe Fall, wie in der Inschrift bei Orelli 4247: pro salute imp. m. au | rel. [commodi] antonini | pii felicis, bei welcher der Verfasser sich selbst überzeugt hat, dass die einzelnen Buchstaben des Namens commodi ausgeschlagen sind. In der vierten Zeile scheint ein Beinamen des Commodus (felicis?) getilgt zu sein. Buyx vermuthet hier den Namen eines Tribunen; aber an sich ist es unwahrscheinlich, dass überhaupt ein Offizier der Legion hier vor dem Chef derselben, der zugleich kaiserlicher Statthalter in Germania inferior war, sich

genannt haben sollte. Uebrigens müsste es auch ein kurzer Name gewesen sein, der sich hier in die Lücke von nur etwa acht Buchstaben gefügt hätte. Vielmehr wird der Altar für das Wohl des Kaisers und der Legion von dem Commandanten der letzteren gewidmet sein, gerade wie der oben angeführte Altar (Or. 4247) für das Wohl des Commodus dem Glücke der zwei und zwanzigsten Legion geweiht ist und ein Mars-Altar die ganz entsprechende Aufschrift trägt: *marti campestri sac | pro sal | imp. m. avel. commodi | aug. et equit. sing | t. avel. decimus* (Or. 3496). Demnach möchten wir die von Buyx freilich sehr abweichende Erklärung vorschlagen: *(pro salute? oder fortunae salvi?) imperatoris caesaris m. aurelii commodi antonini augusti pii felicis? et legionis primae Minerviae piae fidelis. [iu]lius p. . inus legatus augusti legionis eiusdem votum solvit lubens merito.*

Ein eigenthümliches Interesse gewinnt die besprochene Inschrift dadurch, dass am rechten Rande queer von oben nach unten durch die letzten Buchstaben der Zeilen 4—9 eine christliche Inschrift gehauen ist:

INK ✱ OCTB ✱ DEDICAT
SCI DIONISII

Warum Buyx lieber liest in *nono kalendas* statt des einfacheren in *kalendis* sehen wir nicht ein, stimmen aber sonst vollständig mit seiner Erklärung überein, wonach der zum Altar gebrauchte Stein das Datum seiner Einweihung trägt in *kalendis octobris dedicatum [altare] sancti Dionisii*. Ueberhaupt aber wird Herr Buyx, dessen Kenntniss des Mittelalters und Eifer in der Erhaltung der alten Denkmale wir sehr hoch schätzen, es uns gewiss gerne glauben, dass die geäußerten Meinungsverschiedenheiten nicht den Zweck haben, sein Verdienst um die Bekanntmachung eines neuen, merkwürdigen Monuments irgendwie zu schmälern. W. B.

10. Bonn. Römische Alterthumsreste in Bonn und der Umgegend. Unserer Gewohnheit getreu unterlassen wir nicht, an dieser Stelle die im Laufe dieses Jahres (1866) an verschiedenen Punkten meist zufällig zu Tage gekommenen Römerspuren in Kürze zu verzeichnen. Mögen sie auch meist von geringerm Belange sein, so tragen sie doch immerhin dazu bei, die Lage des römischen Bonn näher zu bestimmen, da die Römer ihre Todten gewöhnlich an Heerstrassen und Wegen zu begraben pflegten.

a) In dem Garten hinter dem Hause des Hrn. Kaufmann Wever in der Wenzelgasse wurden ausser den im vorigen Heft S. 351 f. beschriebenen Gegenständen noch eine Münze des Kaiser Severus Alexander gefunden mit dem MRev. *P · TR · PII · COS · P · P* und dem Bilde des Mars pacifer, wecher in der Rechten einen Oelzweig, in der Linken eine umgekehrte Lanze hält.

b) Hinter dem hiesigen Friedhofe an dem sog. hohlen Wege, den wir ebenfalls schon als Fundstätte römischer Alterthümer (H. XXVIII S. 170. c. und XXIX-XXX S. 351) erwähnt haben, sind bei fortgesetztem Ausstechen des

Bodens zum Zwecke des Ziegeln eine Menge von Terrakotten, in Schüsseln, Urnen und Giessgefässen meist von weisslicher Farbe, ferner in Lämpchen und Schaaalen von terra sigillata bestehend, aus Gräbern ausgehoben worden. Die Beigaben lagen durchweg ohne Einfassung in blosser Erde auf dem Kies; nur ein einziges Ossuarium (Sargtrog) aus Tuffstein fand sich vor, der jedoch so mürbe war, dass er in Stücke zerbrach. Ausser mehreren Thongefässen barg derselbe eine Figur von schwärzlichem Thon, worin ich ein Täubchen zu erkennen glaube. Diese Beigabe ist insofern von Wichtigkeit, als wir daraus auf ein altchristliches Grab zu schliessen berechtigt sind, indem die Taube als Symbol des Friedens nicht bloss auf christlichen Grabsteinen abgebildet erscheint, sondern auch aus Thon geformt den verstorbenen Christusbekennern mit ins Grab gegeben wurde. Beispiele dieses Gebrauchs sind von uns im vorigen H. S. 334 aus Mainz und Heddesdorf bei Neuwied erwähnt worden. Die sämtlichen Terrakotten, welche der Eigenthümer des Ziegelfeldes, Hr. Schützendorf gesammelt hat, sind für unseren Verein käuflich erworben worden. Ein ebendasselbst gefundenes Lämpchen mit dem Stempel OVR, d. h. officina VRsi (vergl. Jahrb. IX, 32) kam in fremde Hände.

c) An der Cölner Chaussée, ganz nahe der Stadt, sind bei dem Grundaufwerfen für zwei Neubauten ausser den gewöhnlichen Beigaben von Thon und einer Billommünze des Kaisers Probus vier steinerne Kugeln von 3 Zoll Durchmesser und ein kegelförmiger römischer Gewichtstein von 6 Z. Höhe gefunden worden. Zwei von diesen Kugeln, über deren Zweck ich keine bestimmte Vermuthung wage, so wie auch der Steinkegel, der nach der schätzbaren Untersuchung unseres frühern Präsidenten Prof. Ritschl, über antike Gewichtsteine, in diesem Heft nicht zum Wiegen, sondern vielmehr als Beschwerstein oder Zettelstrecker beim Weben gedient hat, sind mir von dem neuen Besitzer Hrn. Kill freundlich überlassen worden.

d) Auf der Coblenzer Chaussée, rechts gegenüber Kessenich, wo die Herren Bube und Jos. Drammer eine grosse Ziegelfabrik mit einem c. 140' hohen konischen Thurme angelegt haben, wurden einige Urnen und mehrfache Bruchstücke von Amphoren nebst einer römischen Münze, die jedoch wegen Oxydation nicht zu bestimmen war, ausgegraben. Eine Urne mit Deckel ist von mir erworben worden.

e) Auf dem in der Nähe Godesbergs gelegenen Alaun-Bergwerk, und zwar auf der Schweinheimer Heide, stiessen die Arbeiter beim Legen von Schienen für eine kleine Eisenbahn in der Tiefe von 2–3' auf Gräber mit Beigaben, welche aus kleinern und grösseren Urnen und mehrern ein- und zweihenkligen Giessgefässen von etwa 9 Z. Höhe bestanden. Zwei grössere Urnen lagen einzeln und enthielten Asche und gebrannte Knochen, daneben lag ein stark oxydirtes Stück Eisen in Meisselform. An mehrern Stellen deckten schwarzgebrannte Knochenreste und Asche den Kiesboden. Bemerkenswerth ist noch der Umstand, dass auch hier eine Anzahl von 3 bis 4 Zoll grossen Nägeln in der Form von Mastspeichernägeln unter der Asche und den Thonscherben vorgefunden wurde. Da beim Leichenbrand an Holzsärgen, wozu die Nägel gehört haben könnten, nicht

zu denken ist, so müssen dieselben von dem an der Fundstelle verbrannten Scheiterhaufen herrühren. Man vergl. über diese noch nicht ganz aufgeklärte Frage H. XXI. S. 21. 24. XXII 1'8. Die gefundenen Thongefässe verwarht der Miteigenthümer des Alaunwerks, Hr. Bödecker, welcher mir bei Besichtigung des Fundes ein Paar Nägel für unsere Sammlung überlassen hat. Die Form der Gefässe ist durchaus römisch, jedoch lässt die rohere Ausführung derselben sowie die Beigabe von Eisenwaffen darauf schliessen, dass die hier Begrabenen der späteren Zeit der Römerherrschaft, etwa dem Ausgang des 3. oder dem Anfang des 4. Jahrh. angehört haben. J. Fr.

11. Bonn. Töpferinschriften von Meersen. In Anschluss an die Miscelle H. XXXIX-XL S. 384 über die Lage von Coriovallum, wo die unter der Leitung der Hrn. Habets und des Baron von Lamberts-Cortenbach angestellten Untersuchungen über die von Cöln nach Tongern führende Strasse kurz besprochen worden sind, wollen wir die interessante Notiz des Hrn. Habets über einige Töpfernamen, die bei Meersen (in der Nähe von Maastricht) gefunden worden sind, aus einem Sonderabdruck des Bulletin du Cercle archéol. de Mons im Auszuge mittheilen. Die Zahl dieser Stempel beträgt 12; die 2 ersten Nr. fanden sich im Innern von Gefässen aus terra sigillata; die übrigen auf Tiegeln eingeprägt (tèles); Nr. 11 ist eine Ziegelinschrift, die einzige, welche unter vielen Tausenden von Ziegelfragmenten zum Vorschein kam.

1) AISTIVI M. von Hrn. Habets nach einer Baseler Inschrift AESIIVI MA richtig gedeutet: Aestivi Manu; 2) DONATI M. kommt auch anderwärts häufig vor; 3) VVRA und 4) VBBRA (sic) von H. für VRB(anus) erklärt; 5) MEVIO findet sich nicht bei Fröhner (Inscr. terrae coctae vasorum intra Alpes Tisim Tamesin repertas. Gott. 1858); 6) . . . OR, wahrscheinlich Vict(OR); 7) GAIVS F., häufig im Belgischen; 8) CR . . . Hr. H. ergänzt etwas kühn CR(ANIANI); 9) CAR . . . von H. CAR(pus) ergänzt, findet sich auch in Xanten; 10) SATVANIN — Hr. H. erklärt die ungewöhnlichen Buchstaben in diesem Stempel namentlich den 5. für Samnitisch nach G. Hagemans (un cabinet d'amateur p. 169). Die Richtigkeit dieser Vermuthung muss ich bezweifeln, da in dem umbrisch-sabellischen Alphabet (nach Th. Mommsen's unterital. Dialekt. S. 25) das samnitische r fast die Form des lateinischen (D) hat. Am Ende läuft die Sache auf Ungeschicklichkeit oder Verwechslung des Töpfers hinaus. Dieser Töpfername kommt übrigens auch zu Bonn, Birten und Nimwegen vor. 11) M. H. F. Der Ziegel, worauf diese Inschrift steht, ist eine sogenannte tegula (Flachziegel), die nicht bloss zur Bedachung, sondern auch zu Einfassung von Gräbern und sonst gebraucht wurden. Die drei Buchstaben möchten schwer zu enträthseln sein. 12) DOAIIIS findet sich mit einem Instrument auf einer Schüssel von rothem Thon eingeritzt. Da vor dem D ein Bruch ist, vermuthet Hr. H. A DOLIIS, was er als 'Kellermeister' deuten will. Den 3. Buchstaben A nehme ich mit Hrn. Habets für ein griechisches Α.

Wir dürfen von den eifrigen Bemühungen des Verf., unseres nunmehrigen Vereinsmitgliedes, für die Erforschung von Römerspuren in der Provinz Limburg um so eher weitere günstige Resultate erwarten, als Herr Habets mit der einschlägigen Literatur Deutschlands recht wohl bekannt ist. J. Fr.

12. Bonn. Altchristliches Grab in Wiesbaden. In den Mittheil. an d. Mitglieder des Ver. f. Naussauische Alterthumsk. u. Geschichtsforschung in Wiesbaden Nr. 4 1865 findet sich S. 7 eine interessante Notiz über einen Münzfund in einem Römergrab, welches in der Friedrichsstrasse zu Wiesbaden aufgedeckt wurde. In dem Schoosse des Skeletts lagen 8 Münzen von Magnentius (350–353) und eine von Constantius II. (337–361). Erstere zeigen auf dem Av. den Kopf mit der Umschrift D. N. Magnentius P. F. Aug. Auf dem Rev. das Labarum (Monogramm des Namens Christi) mit Λ und Ω und der Umschrift Salus D. D. N. N. Aug. et Caes., letztere dagegen den Kopf mit Stirnband D. N. Constantius P. F. Aug. und auf dem Rev. das Labarum mit Salus. Aug. Nostri. Ueber den Fund von christlichen Münzen, die hier selten vorkommen, äussert sich Hr. Dr. Haebler in Frankfurt also: „In dem Grabe glaube ich eins der ältesten Christengräber unserer Gegend zu erkennen. Das scheinen die Münzen nach Auswahl, Anzahl und, ich möchte hinzufügen, nach der Werthlosigkeit ihres Stoffes anzudeuten. Sie gehören demnach nicht in die Reihe der *pretia affectionis*, die Verstorbenen beigegeben wurden, und eben so wenig sind sie als das *viaticum* zu betrachten, das sich manchmal bei beerdigten griechischen und römischen, so wie romanisirten Barbaren-Leichen, selbst schon bei ägyptischen Mumien findet, und in einer meist im Munde untergebrachten Münze edlen Metalls besteht. Unsre Münzen aber erhalten offenbar nur durch das darauf befindliche Monogramm Christi ihre Bedeutung, so wie durch die heilige Neunzahl, die in Ermangelung einer 9. Magnentius-Münze gefissentlich durch eine Constantiusmünze ergänzt erscheint, da das Monogramm in dieser augenfälligen Form nur auf Münzen vorliegender Gattung des Constantius II, Magnentius und Decentius vorkommt. Sie zusammen bilden ein abgeschlossenes Ganzes, eine Art christliches Amulet, womit man den Verstorbenen vor bösen Einflüssen schützen wollte. Da dieser Gebrauch in dem Heidenthum wurzelt, so dürfen wir hier gerade nicht auf einen geborgenen Heiligen schliessen, werden ihn aber auch um so natürlicher finden, wenn wir bedenken, welche Mannigfaltigkeit von Religionen und Aberglauben aus allen Weltgegenden um das Ende des Heidenthums aus dem Zusammenfluss eines bunten Völkergemisches sich in unsern Gegenden abgelagert hatte, wovon zahlreiche Monumente des Wiesbadener Museums Zeugnis geben. Wir lernen daraus, dass auch unsere christlichen Urvorfahren solche Nothbehelfe nicht verschmäht haben.“

Zu dem Vorstehenden bemerken wir, dass in einem in diesen Jahrb. H. XXV S. 206 besprochenen Sarkophag, welcher unweit des römischen Castrums zu Bonn am Wichelshof im J. 1856 ausgegraben wurde, unter andern Beigaben

sich auch eine Münze des Magnentius P. F. Aug. Rev. Salus DD. NN. Aug. et Caes. mit dem Labarum, zur Seite $\Lambda \Omega$ befand, welche uns veranlasste die Vermuthung auszusprechen, dass das Grab einem christlichen Krieger angehört habe.

J. Freudenberg.

13. Bonn. Grabfund von Godesberg. Vor einigen Wochen erhielt ich durch Hrn. Dr. C. Schauenburg, practischen Arzt in Godesberg, mehrere Alterthümer mit der Bestimmung, dieselben der kleinen Sammlung des hiesigen Gymnasiums zu übergeben. Sie bestanden aus zwei ziemlich stark ausgebauchten 6—7" hohen Krügen, an denen beiden der Hals und Henkel mehr oder weniger zerbrochen waren; der grössere von grobem Thon, der andre besser geformt und nach dem Halse zu mit je drei umlaufenden Linien geziert; ferner aus einem $2\frac{1}{2}$ " hohen Töpfchen, einem Milchtöpfchen ähnlich, von grauröthlichem Thon, einem stark oxydirten Schwerte und endlich aus 11 grössern oder kleinern Glasperlen von verschiedener Form und Farbe. Auf meinen Wunsch hatte Hr. Dr. Schauenburg die Güte mir den beifolgenden Fundbericht zukommen zu lassen.

„Die Ihnen zugeschickten Antiquitäten fanden sich im Juni 1864 in Gräbern unmittelbar an der Köln-Mainzer Strasse in Godesberg, vis à vis unserm Hause, als dort die Keller zu Neubauten ausgeworfen wurden. Aehnliche Funde hat man hier häufig gemacht, so vor circa 9 Jahren hinter dem Hölscherschen Hause und an anderen Stellen, darunter Grabstätten, resp. Särge aus grob behauenen Steinquadern und zwar in solcher Richtung geordnet, dass die Vermuthung nahe liegt, es habe oberhalb unseres Hauses eine von N. nach S. verlaufende sogenannte Gräberstrasse die jetzige Chaussée gekreuzt. Was wir fanden, lag frei in der Erde, in deren steilem Abstich Umrisse menschlicher Körperformen in schmutzig weissen Linien deutlich erkennbar waren, bei der Berührung aber sofort unkenntlich wurden. Einige Schwerter und eine Lanzen spitze waren so verrostet, dass die Arbeiter sie schon zerdrückt hatten, als wir hinzutraten. Die fünf Arten Glasperlen (2 breite schwarze mit gelben Zickzacks, 4 gelbe, 1 blaue, 3 braune und eine blassgelbe gerippte) wurden mühsam aufgefunden. Ringe und Panzerschnallen waren mehrfach dagewesen, aber schon in andere Hände gelangt. Das Schwert (gladius) ist erst nach der Auffindung zerbrochen, die zwei Urnen und das Töpfchen, einem Milchtöpfchen ähnlich, schienen aber wohl ursprünglich in dem jetzigen Zustande in die Erde gesetzt zu sein, denn es fanden sich bei dem sorgfältigsten Suchen in fussweiter Umgebung die fehlenden Stücke nicht.“

In Bezug auf den vorstehenden Bericht bemerken wir noch, dass der darin erwähnte frühere Grabfund im XXV. H. S. 207 dieer Jahrbücher von uns besprochen und der fränkischen Zeit zugewiesen worden ist. Auch die hier beschriebenen Gräber dürften mit Wahrscheinlichkeit in die spät römische, oder älteste fränkische Periode zu setzen sein.

J. Fr.

14. Crefeld. Briefliche Mittheilung des Director Hrn. Dr. Rein an den Vereins-Archivar. Von Interesse wird Ihnen eine Mittheilung sein, welche ich Ihnen von einem jüngst in unserer nächsten Nähe gemachten Funde römischer Silbermünzen, — bis auf einige Quinare — etwa 450 Denare, machen kann. Die älteren gehören dem letzten Jahrhundert der Republik zu, wie ich aus Mommsen ersehe, die jüngsten reichen bis Tiberius. Von diesem haben etwa 150, nur mit kleinen Varianten der Stempel in den Buchstaben, den Füßen des Sessels und dem Lorbeerzweig (?), denselben häufig vorkommenden Avers: TI CAESAR DIVI AVG F AVGVSTVS um den rechts gewendeten Kopf und als Rev. neben der Livia (?), nach rechts gewendet, auf Sessel mit einem Speer in der Rechten und einem Zweig in der Linken, PONTIF MAXIM. Fast gleich zahlreich, ebenfalls mit nur geringen Varianten, ist der Denar des Augustus. Av. CAESAR AVGVSTVS DIVI F PATER PATRIAE um den rechts blickenden Kopf mit dem Lorbeerkraud; Rev. CL CAESARES unter den Standbildern derselben, mit Lanzen und zwei Schildern zwischen sich; darum AVGVSTI F COS DESIG PRINC IVVENT. Einige 30 sind Legionsdenare des Antonius. Die übrigen, etwa 120 mit nur theilweise sich findenden Doubletten, zeigen sehr verschiedene Namen der Münzherrn, Wappen ihrer Gentes und öfter den Kopf und die Unterschrift ROMA.

Dieser Münzfund kann füglich den von Mommsen aufgeführten angereicht werden, und wird auch ein vergrabener Schatz gewesen sein, der unter Tiberius bei einem Einfall der Germanen bis auf ruhigere Zeiten verborgen werden sollte, von dem Besitzer aber nicht wieder hervorgesucht werden konnte. In der Nähe der Fundstätte, sie liegt an der S. W. Seite der Stadt, wurde vor längeren Jahren, beim Ziegeln, eine Menge römischer Ziegelstücke und Gefässcherben ausgegraben. Als ich davon benachrichtigt wurde, sammelte ich diese, erfuhr jedoch, dass die grossen Ziegel, auf denen auch Buchstaben gestanden, in die Tiefe geworfen seien; an welcher Stelle indessen dies geschehen, konnte keiner der Arbeiter genau angeben. Ich glaube sicher, dass an der Südseite von Crefeld eine römische Strasse über Oppum (Ubheim) nach Gelduba geführt hat. Ihr zur Seite haben sich bei Oppum Gräber und Ziegel, Schieferplatten, Gefässcherben in grosser Menge gefunden, wie bei Crefeld, allein von der Strasse selbst noch keine Spuren, wofür jedoch dadurch noch Aussicht vorhanden ist, dass ihr nicht unwahrscheinlicher Zug, nach den neben den Strassen gewöhnlichen Funden, durch den neuangelegten Kirchhof führt.

Im Doppelhefte XXXIX und XL S. 359 unten in der vorletzten Zeile lies eingravirtem statt eingemauertem.

In diesem Hefte S. 10 Z. 11 lies 'specielle' statt 'specifische'; Anm. 4 letzte Zeile lies: 'Die Nummern 1. 11. 12. 13.' S. 11 Z. 12 lies: 'en état' statt 'un état'.